

Qui était Rosa Luxemburg ? La Prisonnière Qui Prédit le Désastre de la Tyrannie du XXe Siècle

Par Frank , 19 mai 2026

Qui était Rosa Luxemburg ? La Prisonnière Qui Prédit le Désastre de la Tyrannie du XXe Siècle



Par Frank Dumon

Elle regarda les bolcheviks s'emparer du pouvoir en 1917. Dès 1918, ils commettaient déjà les erreurs qui définiraient le siècle suivant. L'une des marxistes les plus respectées de l'époque, écrivant depuis une cellule de prison en Allemagne, leur dit exactement comment cela finirait. Ils l'ont traitée d'hérétique. Puis Staline lui a donné raison. Elle a eu raison sur chaque détail. Elle s'appelait Rosa Luxemburg.

La Fabrique d'une Révolutionnaire

Rosa Luxemburg est née le 5 mars 1871 à Zamość, une ville de Pologne sous occupation russe. Elle était la plus jeune de cinq enfants issus d'une famille juive laïque. Une maladie de la hanche à l'âge de cinq ans lui laissa une boiterie permanente pour le reste de sa vie. Lorsqu'elle atteignit le lycée à Varsovie, elle organisait déjà des cercles socialistes clandestins. L'administration de son école le savait. Elle termina première de sa classe – on lui refusa la médaille d'or à cause de ses opinions politiques.

Elle fuit la Pologne en 1889 sous la menace d'une arrestation et s'inscrit à l'Université de Zurich, l'une des rares universités en Europe à admettre les femmes. En 1897, elle obtint son doctorat. Sa thèse portait sur le développement industriel de la Pologne. En 1898, elle déménagea à Berlin, épousa un homme nommé Gustav Lübeck pour obtenir la citoyenneté allemande, et rejoignit le plus grand parti socialiste du monde : le Parti social-démocrate d'Allemagne (SPD). Elle avait 27 ans. Et elle chercha immédiatement la bagarre.

Réforme ou Révolution ?

Eduard Bernstein, un vétéran respecté du parti, avait soutenu que les prédictions de Marx étaient dépassées – que le socialisme pouvait être atteint progressivement par le biais des syndicats et de la réforme parlementaire. Pas besoin de révolution. Luxemburg lui répondit en 1899 par une brochure intitulée *Réforme ou Révolution*. Son argument était brutal et simple : on ne peut pas démanteler un système en jouant selon ses règles. Le parlement n'est pas un chemin vers le socialisme. C'est un produit de l'ordre existant. Si vous confondez l'instrument avec la destination, vous finissez par servir le système que vous pensiez combattre. Elle avait raison. Mais avoir raison ne suffisait pas. Cela ne suffit jamais.

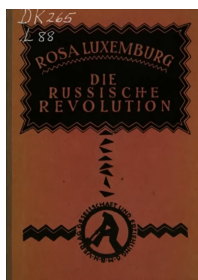


Le Combat avec Lénine : À Qui Appartient la Révolution ?

En 1907, Luxemburg enseignait l'économie politique à l'École du Parti du SPD à Berlin – la seule femme du corps enseignant. Elle enseignait en posant des questions aux étudiants jusqu'à ce qu'ils trouvent la réponse eux-mêmes. Elle croyait que les travailleurs étaient capables de penser et d'agir par eux-mêmes, sans qu'un comité ne les dirige. Cette conviction l'amena à un conflit direct avec Vladimir Lénine. En 1904, Lénine exposa sa vision d'un parti révolutionnaire : serré, centralisé, professionnel. Un noyau discipliné de révolutionnaires à plein temps dirigeant les masses. Le pouvoir détenu par un comité central.

Luxemburg écrivit une réponse dont on discute encore aujourd'hui. Elle l'intitula Questions d'organisation de la social-démocratie russe (plus tard republié sous le titre plus brutal Léninisme ou Marxisme ?). Son argument : le modèle de Lénine n'était pas très différent d'une secte conspirationniste – un petit groupe au sommet dirigeant des personnes auxquelles on ne faisait pas confiance pour penser par elles-mêmes. Selon ses mots, l'approche de Lénine était "principalement préoccupée par le contrôle de l'activité du parti et non par sa fécondation, par le rétrécissement et non par l'élargissement, par l'immobilisation du mouvement et non par sa consolidation." Elle ajouta : "Les erreurs commises par un mouvement ouvrier véritablement révolutionnaire sont, historiquement parlant, incomparablement plus fécondes et plus précieuses que l'infailibilité du meilleur Comité central possible." Lénine répondit publiquement. Le débat continua. Mais le désaccord ne disparut jamais – car il ne s'agissait jamais vraiment des règles du parti. Il s'agissait de savoir à qui appartient réellement une révolution.

Le Manuscrit de Prison : 1918



Lorsque la Révolution russe éclata en 1917, Rosa Luxemburg était en prison. Elle y était depuis juillet 1916 pour agitation anti-guerre. Elle suivit les événements en Russie grâce à des journaux allemands et russes introduits clandestinement. Elle célébra la Révolution de Février. Lorsque les bolcheviks prirent le pouvoir en octobre, elle décrivit cela comme "un élixir de vie". Mais à la fin de l'été 1918, ce qu'elle voyait la troubla suffisamment pour l'écrire. En septembre et octobre 1918, toujours à la prison de Breslau, Luxemburg écrivit ce qui allait devenir l'un des manuscrits politiques les plus contestés du XXe siècle : La Révolution russe. Elle rendit hommage aux bolcheviks pour avoir pris le pouvoir dans des conditions diablement difficiles. Mais elle écrivit aussi exactement pourquoi elle s'inquiétait.

Trois Avertissements

Premièrement, la politique agraire. Les bolcheviks avaient distribué les domaines confisqués aux paysans, transformant les grandes propriétés en petites parcelles privées. Luxemburg soutenait que cela ne produisait pas le socialisme – cela

produisait une nouvelle classe de propriétaires terriens ayant intérêt à conserver ce qu'ils avaient obtenu. Cela dispersait la production agricole et créait une classe rurale qui serait, selon ses mots, des "ennemis du socialisme".

Deuxièmement, le nationalisme. Luxemburg avait passé sa carrière à plaider pour la solidarité internationale des classes. La position bolchevique accordant aux nations le droit de faire sécession, croyait-elle, fragmenterait la coalition révolutionnaire le long de lignes ethniques et territoriales.

Troisièmement – et le plus profond – la démocratie. Elle écrivit sur ce qui arrivait à la vie démocratique sous le régime bolchevique : la dissolution de l'Assemblée constituante, la suppression du suffrage universel, la répression de la presse et du droit de réunion. Son avertissement, écrit en 1918, reste terriblement précis :

"Sans élections générales, sans liberté illimitée de la presse et de réunion, sans libre lutte d'opinion, la vie s'éteint dans toute institution publique. Elle devient une simple apparence de vie, dans laquelle seule la bureaucratie reste l'élément actif. La vie publique s'endort progressivement. Quelques dizaines de dirigeants de parti d'une énergie inépuisable et d'une expérience sans bornes dirigent et règnent. Parmi eux, en réalité, seulement une douzaine de têtes d'affiche mènent le jeu. Et une élite de la classe ouvrière est invitée de temps à autre à des réunions où elle doit applaudir les discours des dirigeants et approuver à l'unanimité les résolutions proposées. Au fond, donc, une clique de quelques-uns. Une dictature, certes – mais pas la dictature du prolétariat, seulement la dictature d'une poignée d'hommes politiques."

Et puis la phrase pour laquelle on se souvient surtout d'elle : "La liberté est toujours et exclusivement la liberté pour celui qui pense autrement." Pas la liberté pour les loyaux. Pas la liberté pour ceux qui sont d'accord. La liberté pour celui qui dissente – pour le critique à l'intérieur du mouvement. C'est là, soutenait-elle, la seule liberté qui signifie vraiment quelque chose.

Mort et Effacement

Le 9 novembre 1918, la Révolution allemande atteignit Berlin. L'empereur abdiqua. Rosa Luxemburg sortit de la prison de Breslau – les cheveux blancs, la santé épuisée. Elle se rendit directement à Berlin, reprit la direction de la Ligue spartakiste aux côtés de Karl Liebknecht, et lança un journal quotidien : Die Rote Fahne (Le Drapeau Rouge).





Elle ne retourna jamais au manuscrit. Lorsqu'on l'interrogea à ce sujet après sa libération, elle aurait dit qu'il pouvait être brûlé – que son analyse, écrite dans l'isolement à partir de journaux clandestins, était nécessairement imparfaite. Le 15 janvier 1919 – seulement 67 jours après sa libération – une unité paramilitaire la traîna hors d'un appartement à Berlin. Ils l'emmenèrent à l'Hôtel Eden, la frappèrent et lui tirèrent une balle dans la tête. Son corps fut jeté dans le canal Landwehr. L'homme qui en donna l'ordre, le capitaine Waldemar Pabst, ne fut jamais inculpé. Il confirma plus tard qu'il avait eu le soutien du ministre de la Défense du SPD. Les assassins de Rosa Luxemburg étaient protégés par un gouvernement de son propre parti. Son corps fut retiré du canal le 31 mai 1919 – plus de quatre mois après y avoir été jeté.

Les Conséquences : Une Hérésie Prouvée Juste

Trois ans après sa mort, son ancien camarade Paul Levi publia le manuscrit inachevé. Cela déclencha un grave différend au sein du Parti communiste allemand et de l'Internationale communiste. La réponse de Lénine devint connue sous le nom de la parabole de la "poule et de l'aigle". Il traita Luxemburg d'aigle révolutionnaire – puis énuméra ses "erreurs théoriques". Au milieu des années 1920, alors que la faction soutenue par les Soviétiques resserrait son emprise, le 'luxemburgisme' fut officiellement classé comme une hérésie. Le terme utilisé en interne était qu'il s'agissait d'un 'bacille de la syphilis' qu'il fallait éradiquer du mouvement.

Ses avertissements concernant la concentration du pouvoir politique entre les mains d'un petit leadership – écrits dans une cellule de prison en 1918 – ont été répondus par le mouvement qu'elle avait interpellé en la qualifiant de contagion. Puis vint Staline. Les procès-spectacles. Les purges. Le Goulag. Un petit leadership dirigeant tout. Des membres du parti réunis pour approuver des résolutions à l'unanimité. La dissidence traitée de trahison. Elle avait tout décrit en 1918, depuis sa prison, avec des journaux clandestins.

La Leçon Qui n'A Jamais Été Retenue

Rosa Luxemburg n'était pas contre la Révolution russe. Elle était contre ce qu'on lui faisait subir. Elle laissa un dernier avertissement enregistré : Le danger ne commence que lorsqu'ils font de la nécessité une vertu et veulent figer dans un système théorique complet toutes les tactiques que les circonstances fatales leur ont imposées. Les pouvoirs d'urgence ne prennent pas leur retraite tout seuls. Les mesures temporaires deviennent permanentes. Lorsqu'un mouvement politique construit une théorie pour justifier ce qu'il n'a fait que parce qu'il n'avait pas d'autre choix – il a cessé d'être une révolution. Il est devenu autre chose. Staline était cette autre chose. Luxemburg l'a vu venir. Elle l'a écrit. L'avertissement est venu en premier. Le désastre est venu ensuite. Et la femme qui l'avait prédit avec justesse était au fond d'un canal avant que quiconque n'admette qu'elle avait eu raison. Telle est l'histoire de Rosa Luxemburg. Et de ce qui arrive quand un mouvement conclut que le critique de l'intérieur est plus dangereux que tout ce qui vient de l'extérieur.

Source : Adapté d'une transcription de l'essai vidéo "[Qui était Rosa Luxemburg](#)"

<https://youtu.be/jjNXVgdkH5A>